

VIEILLE DAME CHERCHE COMPAGNIE

« Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ? Quand j'ai lu l'annonce « Vieille Dame, intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne pour prendre le large. Contactez le 06.60.66.99.09. » j'ai sauté sur l'occasion. Après tout, qu'avais-je à perdre ?

Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ? Je ne sais pas. Une drôle de voix a raisonné à mon oreille : « Rendez-vous demain Samedi à 20h00 sur le port face au voilier La Bérézina. Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions ».

Me voici, sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « Vieille Dame intrépide » ».

José CHRISTIAN en était là de ses réflexions et du ressassement des événements qui l'avaient conduit là où il se trouvait à présent.

Jamais il n'aurait dû lire cette annonce. D'ordinaire seule la rubrique « Offre d'emplois » l'intéressait, ainsi qu'occasionnellement celle consacrée aux événements sportifs.

Mais ce jour-là, au hasard des pages tournées machinalement, son attention avait été attirée par un encart incongru, faisant figure de pièce rapportée comme pour combler un vide laissé par une mise en page mal conçue. L'épais cadre noir - trop épais - qui le bordait, renforçait cette impression, et la puce en forme de flèche - elle aussi disproportionnée - qui précédait le texte, semblait pointer avec une insistance et une exigence particulière cette « Vieille Dame intrépide », comme pour souligner l'absolue nécessité qu'il y avait à la contacter.

José savait qu'il n'y a pas de hasard. En feuilletant ce journal, il aurait très bien pu - il aurait dû - passer cette page sans la voir. Mais voilà. Non seulement il l'avait vue, mais bien plus, il était littéralement « tombé » sur cet entrefilet. Au point qu'il en arrivait à l'irrationnelle conclusion que cet appel lui était tout spécialement destiné.

Il était en effet à la recherche d'un emploi depuis plusieurs semaines. A 33 ans, orphelin de naissance, sa situation était devenue plus que précaire. Il était pourtant prêt à accepter tout travail qui se serait présenté. Il avait contacté des dizaines d'annonceurs. Mais chaque fois, invariablement, il avait droit aux mêmes retours : « la place était déjà prise » ; « il n'avait pas le profil (ou « l'expérience », ou les « diplômes ») requis » ; « il ne satisfaisait pas aux critères d'embauche (ou n'entrait pas dans le cadre législatif des contrats proposés) »... c'est-à-dire toujours la même réponse se résumant par la négative. Et voilà qu'il butait sur cette proposition inattendue.

Il n'eût pas besoin de longtemps réfléchir pour décider qu'il tenait là la solution - au moins temporaire - à ses problèmes les plus immédiats : être homme de compagnie pour partir en

villégiature avec son hôte, cela signifiait à tout le moins être logé et nourri pour quelques temps... Cette opportunité inespérée qui lui tendait les bras était un don du Ciel !

Aussi s'était-il empressé de se saisir de son portable (par miracle, il lui restait encore quelques unités !) et il avait composé le numéro sans hésiter.

Le message avait été bref, précis, impératif, péremptoire : « Ne posez pas de questions ».

Il n'en n'avait pas posé. Bien trop heureux d'avoir été le premier à appeler.

C'est ainsi qu'il se retrouvait là, debout sur le quai, dans l'attente de son mystérieux commanditaire, se préparant « à ne pas poser de questions », supposant que cet ordre ne se limitait pas à la seule communication téléphonique.

Il était un peu en avance. Le port n'était pas bien grand, mais ignorant où était amarré précisément le voilier désigné, il n'avait pas voulu prendre le risque stupide de se mettre en retard par une errance maladroite sur les pontons, d'un bateau à l'autre, qui à coup sûr eût donné une mauvaise image de lui comme futur compagnon de voyage. Après tout il n'était pas encore embauché et au surplus la voix avait bien insisté sur le : « soyez à l'heure ».

Or, il n'avait eu aucune peine à trouver « Le Bérézina » : de même que pour l'article, ce voilier d'une bonne taille s'était immédiatement imposé à lui, comme une évidence, se détachant des autres navires avec une suffisance provocatrice.

Il faut dire qu'à l'inverse de l'usage courant en la matière, il avait abordé par la proue.

Il n'était pas superstitieux, mais il savait ce que cela signifiait : jamais un vrai marin n'aurait accepté de procéder ainsi. Sans doute la Vieille Dame était-elle une riche originale qui n'avait que faire des croyances maritimes. Et aucune de ces deux qualités - originale et riche - n'étaient pour lui déplaire. Au contraire.

Les fatidiques 20h00 s'approchaient de seconde en seconde.

C'est alors qu'elle fit son apparition, à l'extrémité du quai au détour du dernier bâtiment en angle droit, dans les dernières lueurs d'un soleil semblant se retirer galamment pour lui céder révérencieusement le pas.

Elle avançait lentement, mais sans ostentation. Il se dégageait d'elle une impression de maîtrise de soi d'où émanait une indéniable majesté. De mètre en mètre elle se rapprochait de lui, paraissant enveloppée d'un silence surnaturel qui l'accompagnait dans ses déplacements. Enfin, elle s'immobilisa face à lui. Il était 20h00 piles.

Il l'avait tout de suite reconnue. Une Rolls Royce Phantom II « Continental » 1932. Un modèle rarissime. Il savait de plus qu'à cette époque le célèbre constructeur ne fournissait que le châssis et la motorisation. L'habillage était en effet confié à des carrossiers réputés, au choix des richissimes acquéreurs qui leur dictaient leurs exigences spécifiques : la version

berline qui se tenait devant lui était donc unique et au surplus exceptionnelle. Noire, brillante, superbe, il était fasciné par chacun de ses détails qu'il savait unique. Elle présentait un haut capot démesurément long, au détriment de l'habitacle proprement dit à l'arrière duquel on accédait par des portes latérales un rien trop exigües.

Mais il en résultait une impression de puissance ramassée, de bête prête à bondir avec une élégance féline.

Tout à sa contemplation, José en oubliait pourquoi il était là, quand les portières avant s'ouvrirent et libérèrent les deux passagers qui étaient à bord. Le premier était de toute évidence le Chauffeur. Un personnage caricatural, avec sa silhouette longiligne, encore étirée par un chapeau haut-de-forme d'une autre époque. Sa stature très mince, son maintien très raide, son teint très pâle et ses traits osseux lui donnaient un sinistre aspect de cadavre qu'accrotaient encore les ombres projetées par les réverbères qui commençaient à se réveiller. Il offrait un curieux contraste avec son acolyte, un petit homme rondouillard à la face lunaire, coiffé d'un chapeau melon : sans doute le Valet de pied, en dépit de sa taille. Les deux compères n'avaient finalement de commun que l'habillement - tout de noir vêtus, à l'exception de leurs chemises blanches. Le plus grand des deux domestiques s'avança vers lui, le salua en s'inclinant légèrement, et prit la parole :

- « Monsieur José CHRISTIAN ? Si vous voulez bien nous suivre... ».

Comment connaissait-il son nom ? Où était la Vieille Dame ? Qui était-elle ? Où allait-on l'emmener ?

Tout à coup l'injonction téléphonique prenait tout son sens : « Ne posez pas de questions ». Bien que toutes ces interrogations s'agitaient à gros bouillons sous son crâne, l'ordre lui parut plus impératif que jamais. Il sentait instinctivement, presque mystiquement, que l'enfreindre eût constitué un impair rédhibitoire. Or il ne voulait pas risquer de tout compromettre aussi bêtement : il avait trop besoin d'obtenir cette place. Aussi se contenta-t-il de hocher la tête en signe d'acquiescement et leur emboîta-t-il le pas.

Le petit Valet de Pied lui ouvrit une portière arrière. Il s'y engouffra sans mot dire. Il put constater que le passage étroit donnait sur un intérieur d'une spaciosité appréciable et d'un confort à la hauteur de la réputation de la célèbre marque.

Le lourd véhicule s'ébranla sans effort. On eût dit qu'il « glissait » plus qu'il ne « roulait », impression accentuée par la discrétion d'un puissant moteur dont le ronronnement était à peine audible. Tout ce qu'il était en train de vivre depuis l'arrivée surréaliste de ses « guides » lui paraissait onirique. Le véhicule s'enfonçait lentement, mais sûrement, dans la nuit naissante, avec une grâce et une magnificence indicibles. Pourtant, il dut encore faire un effort

pour empêcher que la comparaison de l'image de ce superbe carrosse avec celle d'un corbillard, ne se fraye un chemin dans son esprit.

Il était impatient de connaître toutes les réponses aux multiples questions qui tournaient en boucle dans son cerveau, mais il parvenait à se raisonner en considérant qu'ils les obtiendraient une fois parvenu à destination.

Destination qui pour l'instant demeurait bien mystérieuse.

Ils étaient sortis de la ville et circulaient depuis peu sur une départementale qu'il connaissait bien : originaire de la région, il en avait exploré dans sa prime jeunesse - d'abord à vélo, puis à motocyclette - toutes les voies de circulation. Du moins le croyait-il...

Car soudain - bien que sans à-coup - la berline tourna à droite à 90 degrés et s'engagea dans un chemin étréci qu'il n'avait jamais remarqué auparavant. Celui-ci disparaissait rapidement sous le couvert de la forêt épaisse qui bordait la route principale, ce qui expliquait sans doute qu'il pouvait aisément passer inaperçu.

Au bout de quelques centaines de mètres, il commença à s'élever sèchement pour se lancer à l'assaut d'une colline escarpée dont José, à son grand étonnement, ignorait également l'existence dans la localité. Bientôt, de plus en plus incrédule, il découvrit juché sur son sommet, se découpant sur la toile de fond du ciel encore éclairé des dernières lueurs du crépuscule, la silhouette fantomatique d'un château dont il n'avait non plus jamais entendu parler. Et il était plus qu'évident que c'était là qu'ils se rendaient.

Pour dissiper le vague malaise qui cherchait à l'envahir depuis un moment déjà, il se dit qu'il avait vu juste : celle qui serait - peut-être - sa bienfaitrice était sans conteste une Vieille Dame fortunée - vraisemblablement une riche héritière - originale et retirée du Monde, qui avait une dernière lubie à satisfaire : voyager, et peut-être faire le tour du Monde. Cela expliquait en outre le mode de recrutement qu'elle avait choisi, par petite annonce interposée.

Ils arrivaient à présent au terme de leur équipée. Une longue allée, complantée de cyprès raides comme des militaires qui leur feraient une haie d'honneur et finissant en un raidillon au fort pourcentage, les conduisit tout droit jusqu'à la vénérable demeure.

La luxueuse berline ayant avalé le dernier obstacle sans peiner le moins du monde malgré son âge, vint se garer sur l'esplanade d'accueil, juste à côté du perron qui se prosternait respectueusement devant la massive porte d'entrée à double battant quelque peu surdimensionnée, quoiqu'en accord avec la facture architecturale générale, assujettie aux règles de la démesure, d'un édifice érigé sur deux étages et flanqué d'une tour monumentale à chacune de ses extrémités.

Le chauffeur vint lui tenir la portière et l'engagea à descendre, ce qu'il fit de bonne grâce.

Puis les deux taciturnes cicérones tournèrent les talons et se dirigèrent vers les quelques marches à gravir. Il comprit qu'il devait les suivre.

Arrivé au pallier d'entrée, chacun d'eux s'occupa d'un des deux panneaux colossaux qui s'ouvraient vers l'extérieur et lui firent signe de passer le premier. Ce qu'il fit. Sans poser de question.

Il déboucha dans un hall cathédrale gigantesque autour duquel rayonnaient salles et couloirs donnant sur d'autres parties du château.

En face de lui un escalier mégalomaniaque, habillé d'un épais tapis qui en dévalait les marches en une rouge cascade pour se répandre sur presque toute la longueur de la titanesque entrée, conduisait à la galerie de l'étage supérieur. Celle-ci reposait sur des colonnes doriques d'un goût douteux et courait le long des murs pour ceindre entièrement l'espace dans sa partie haute. Elle était elle-même bordait de nombreuses pièces et d'accès à d'autres encore.

Il n'eût pas le temps de se demander ce qu'il devait faire, car un personnage étonnant était apparu - comme surgi de nulle part - dans le phénoménal escalier dont il descendait les degrés pour venir à sa rencontre.

José nota que la Vieille Dame - décidément bien énigmatique - ne se manifestait toujours pas. Au lieu de cela, elle lui avait délégué celui qui devait être son Majordome, pour l'accueillir.

Au fur et à mesure que celui-ci s'approchait, il pouvait constater et détailler son aspect peu banal. Il était fort élégamment vêtu d'un pantalon noir à pince, d'une chemise blanche en tissu précieux et aux manches bouffantes. Il portait en outre un gilet de costume ajusté aux motifs savants et aux bords richement brodés, dans une des poches duquel on devinait une montre à gousset. Ses chaussures étaient pointues et d'un noir brillant. Tout cela faisait sans doute partie de la panoplie dévolue à sa fonction et qu'il portait avec beaucoup de classe. Il se dit néanmoins que son employeur avait beaucoup de goût.

Son physique n'était pas ordinaire non plus : ses cheveux d'ébène, lisses et raides et dégarnies sur les côtés, finissaient en pointe sur son front. Ils étaient gominés et tirés en arrière en une coupe « à l'embusquée » longue, descendant jusqu'au raz de son col. Un fin collier de barbe encadrait de part et d'autre son visage émacié qui n'était pas sans noblesse et se rejoignait au niveau de son menton en une barbichette triangulaire. Enfin un détail attirait plus particulièrement l'attention : il portait à l'œil droit un monocle au verre fumé quasiment opaque.

- « Monsieur José CHRISTIAN ? Félicitations. Vous êtes exact au rendez-vous ».

- « C'est la moindre des choses... » s'entendit-il bredouiller, décontenancé par le fait d'avoir été une deuxième fois apostrophé par ses nom et prénom. Mais après tout, si le Chauffeur les connaissait, pourquoi n'en aurait-il pas été de même pour le Majordome ?

- « Nous allons passer dans mon bureau... si vous le voulez bien ». Reprit celui-ci.

C'était donc lui qui était chargé de l'entretien d'embauche, en tant qu'homme de confiance de la propriétaire des lieux. Cela le contraria légèrement, il eût préféré avoir affaire directement à elle : il aurait pu ainsi mieux appréhender ses attentes et orienter ses réponses dans le sens qui l'eût satisfaite. Il voulait vraiment être engagé.

Le bureau du Recruteur de circonstance ne dépareillait en rien d'avec le faste ostentatoire du reste de la demeure auquel il avait été confronté jusque là. Un bureau ministre en chêne massif au plateau habillé de cuir, de taille singulière, trônait au centre de la pièce étonnamment volumineuse, au point de paraître nue, alors qu'elle était richement décorée de bustes sur des piédestaux, que deux lampes sur pieds, anthropomorphiques, représentant grandeur nature des domestiques porteurs de chandeliers électriques, encadraient le poste de travail, que les murs libres étaient chargés de tableaux de Maîtres ou de tapisseries d'époque, celui du fond étant entièrement occupé, du sol au plafond, par une bibliothèque murale entièrement garnie de livres et de grimoires indubitablement rares et anciens, et qu'enfin un énorme lustre de cristal descendait du plafond.

Le Majordome contourna le meuble démesuré et rejoignit un fauteuil en cuir noir aux proportions elles aussi exagérées.

- « Asseyez-vous, je vous prie ».

Le siège qui lui était si civilement désigné était à peine plus modeste que son homologue. José, malgré lui, se sentait mal à l'aise.

- « Je sais que vous vous posez de nombreuses questions que vous n'osez formuler. N'ayez crainte : je suis là pour y répondre ».

Cependant, il hésitait encore. L'annonce était catégorique. Et son anxiété était telle, qu'il en devenait paranoïaque : et si c'était un « piège », une sorte de test pour évaluer son aptitude à suivre une consigne ?

Comme il demeurait coi et indécis, le « Majordome Agent Recruteur » poursuivit, semblant lire dans ses pensées :

- « Ma bibliothèque vous intrigue beaucoup : je l'ai vu dans votre regard, et elle fait souvent cet effet-là. Pour satisfaire votre curiosité à son endroit, je peux vous confirmer que oui, ce sont toutes là des éditions originales. Pour répondre à votre deuxième sujet d'interrogation, j'en ai effectivement lu la plupart. Les autres, je les ai écrites ou inspirées, disons plus ou moins directement ».

Malgré son stress, José sourit à ce qu'il interpréta comme un trait d'esprit. Il commençait même à se détendre, ce en quoi l'aidait grandement la voix calme et pondérée qui s'éleva de nouveau pour le tirer de ses réflexions :

- « Mais allez-y : posez-moi donc cette question qui vous brûle les lèvres depuis le début... l'interdiction dont vous vous inquiétez ne me concerne pas ».

Il capitula. Il s'était attaché à suivre scrupuleusement les termes du « contrat » quoi qu'il advienne, mais il lui apparaissait à présent que persévérer dans ce sens serait ridicule. Il ne pouvait réellement croire que le sort de sa sélection était suspendu à une sorte d'absurde partie de « ni oui, ni non ». Et si jamais c'était le cas, mieux valait en finir tout de suite. Il se lâcha :

- « Où est la Vieille Dame que je devais rencontrer ? ».

- « La Vieille Dame ? Je pensais que vous aviez saisi : bien évidemment, elle n'existe pas ».

- « J'ai pourtant vu l'annonce dans le journal d'hier matin... ».

- « Ah oui, cette fameuse annonce parue dans le journal d'hier. Et que vous avez lue... et qui vous a amené jusqu'ici. Ainsi que je le désirais, Monsieur CHRISTIAN ».

En prononçant ces derniers mots, la voix de l'homme connut une imperceptible inflexion, se faisant plus ferme. Un méchant sourire étira sa bouche, et son regard, concentré dans la pupille de son unique œil visible, se fit plus perçant encore... et le magnétisme qui se dégageait de sa personne ne fit que s'en trouver renforcé.

José se sentit soudain pris de vertige. Il essaya de se persuader qu'il ne s'agissait que d'une mauvaise plaisanterie - après tout son nom était dans l'annuaire - qu'il était victime d'un de ces canulars télévisés où l'on est filmé à son insu. L'équipe de tournage allait se dévoiler d'un instant à l'autre, bouteille de champagne à la main, et le congratuler... Il n'en fut rien.

- « Mais j'ai ensuite été en contact téléphonique avec l'annonceuse... ». Tenta-t-il encore d'argumenter.

- « Et vous avez trouvé qu'elle avait une voix « étrange », n'est-ce pas ? ».

Désespérément, il essayait de se ressaisir. Tout cela n'était pas logique.

- « Comment pouviez-vous savoir que j'allais acheter le journal précisément ce matin-là ? ».

- « Il est vrai que dans votre situation, il ne s'agit pas d'un achat quotidien. Mais vous oubliez ce billet de 5 euro que vous avez trouvé au sortir de chez vous pour votre promenade matinale ».

[Comment connaissait-il ces détails ?] se demanda-t-il en aparté.

- « D'accord. Mais j'aurais pu faire de cet argent un tout autre usage ».

- « Mais vous ne l'avez pas fait. Je savais que vous feriez œuvre utile, ce qui signifiait pour vous acquérir deux tranches de jambon, un pain et le journal du jour pour y consulter les offres d'emploi. Avec l'illusion encore actuelle que ce choix vous appartenait ».

Analyse d'une logique implacable. Son interlocuteur était un fin psychologue.

- « Même alors... comment pouviez-vous être sûr que je verrais cet insignifiant entrefilet perdu parmi le reste des autres articles et rubriques ? ».

- « Vous ne pouviez que le voir... quelle que fût la page et l'endroit où vos yeux se seraient posés. Je dirais même mieux : il n'y a que vous qui pouviez le lire » - proféra-t-il en insistant

particulièrement sur cette dernière précision - « Quant à l'heure tardive du rendez-vous... il se trouve que je n'apprécie pas trop la lumière » jugea-t-il utile d'ajouter.

Et José comprit enfin, frappé par la terrible révélation qu'il ne pouvait plus repousser.

Cette annonce, ce n'était pas le Ciel qui la lui avait envoyée. Cet « homme » en face de lui, au charisme surnaturel, borgne (il le réalisait à présent)... C'était le diable ! Et ce numéro de téléphone - (06).60.66.99.09 - dont la suppression des « 0 » donnait 666-999, c'était sa marque ! Que ne s'était-il pas souvenu plus tôt, sur le port, de cette nouvelle - dont il avait oublié le nom de l'auteur et le titre - où précisément le Démon avait fait irruption dans un village à bord d'un voilier laissé amarré face au quai ! Il eût certainement pris les jambes à son cou ! A présent, il était trop tard.

- « Faites-moi plaisir : posez-la moi cette question... ».

- « Pourquoi m'avez-vous fait venir ? ».

- « A la bonne heure !... Mais parce que vôtre âme m'intéresse, bien sûr ! ».

- « Mais pourquoi ? Pourquoi « moi » ? ».

- « Pourquoi ! « José CHRISTIAN », ça ne vous rappelle rien ? Quel âge avez-vous, déjà ? ».

Il récapitula mentalement : José CHRISTIAN. - J.C. - 33 ans...

- « Vous y êtes ? Cela ferait bien dans mon tableau de chasse. Une pièce rare. Et une sorte de vieille revanche à prendre ».

- « Avec tout le respect que je ne vous dois pas, je pense que votre haine vous aveugle. Je n'ai aucun rapport avec la personne à laquelle vous pensez, si ce n'est la coïncidence de nos initiales. Et un jour ou l'autre, il y avait de fortes chances pour que j'atteigne mes 33 ans ».

- « En êtes-vous si sûr ? Combien de fois avez-vous échappé « miraculeusement » à la mort ?... Ne sous-estimez pas la puissance des symboles. Et si vous saviez par qui vous avez été choisi... vous seriez bien surpris ».

Naturellement, il ne pouvait croire un mot de tout cela. Le Diable est trompeur, et il essayait seulement de mettre le doute dans son esprit pour mieux le manipuler.

- « Tout cela est bien joli... mais si je décidais tout simplement de prendre congé et de rentrer chez moi ? ».

- « Je crains fort malheureusement que ce ne soit pas possible ». Disant cela il fit un geste, désignant un point situé au-delà de son visiteur.

Celui-ci se retourna instinctivement... et découvrit que la porte du bureau avait disparu. Il n'y avait plus derrière lui qu'un mur uniforme et hermétique.

- « Vous ne pouvez me retenir ici contre ma volonté ».

- « En effet. Mais dois-je vous rappeler que vous êtes ici de votre plein gré ? J'ai bien pris la précaution de vous demander si « vous vouliez bien que nous passions dans mon bureau » ».

- « Je n'ai jamais déclaré désirer y passer l'éternité ».
- « Ces petites nuances ont toujours tendance à m'échapper. J'espère que vous ne m'en voudrez pas ».
- « De plus, j'ai pris cela pour une simple formule de politesse : je ne savais pas encore qui vous étiez ».
- « Vous m'en voyez navré. Mais je ne peux être tenu responsable de vos erreurs d'appréciations, ni de votre manque de discernement ».

Le raisonnement était foncièrement spécieux et vicieux... mais pas surprenant de la part de qui il venait. Il n'y avait pas grand'chose à dire, si ce n'est :

- « Admettons. Mais comment comptez-vous vous approprier mon âme ? ».
- « Je vais vous le dire. Mais auparavant, je dois encore vous préciser une chose. Ne me reprochez pas de ne pas vous avoir prévenu : j'avais bien stipulé de ne pas poser de question. Car je suis obligé d'y répondre. Or, par le fait de donner réponse, je me trouve autorisé à agir. Et vous venez de me demander comment je compte m'emparer de votre âme... ».

José sentis son sang se glacer dans ses veines. Il avait « tout faux » depuis le début, il avait œuvré à sa propre perte en donnant tête baissée dans tous les panneaux que le Grand Manipulateur avait dressés sur sa route. Il n'y avait plus rien à faire, ni à espérer.

- « Donc, pour répondre à votre dernière question, je vous propose de jouer votre âme à « L'Écarté ». Et ne me dites pas que vous ne connaissez pas ce jeu : je sais qu'il n'en est rien ! ».
- Il avait évidemment raison. Il se trouvait par le plus grand des hasards - mais était-ce vraiment un hasard ? - qu'il maîtrisait parfaitement ce jeu de cartes.

- « Est-ce bien utile ? ».
- « ... C'est nécessaire ».
- « Ce que je veux dire, c'est que de toutes façons, vous allez tricher ».
- « Voyons, Monsieur CHRISTIAN ! Pour qui me prenez-vous ? »
- « Pour qui vous êtes ».

- « Plus exactement, pour ce que vous croyez que je suis, et qui vous a été inculqué par des siècles de Religions dévoyées... Voyez-vous, il y a des règles auxquelles même moi je ne saurais déroger. Il y a des principes dans l'univers qui sont au-dessus de tout ce que vous pouvez concevoir. Ainsi que vous ne pouvez l'ignorer, mon orgueil est insondable : tricher contre un humain serait me faire injure à moi-même. De plus je suis évidemment joueur : et comme tout joueur qui se respecte, je ne saurais me priver du frisson du risque ».

Tant de prestance, d'aisance, de pertinence sophiste, de cynisme feutré et subtil, forçaient une admiration malsaine : nul doute qu'il était Maître dans l'art de manier le syndrome de Stockholm ! Il avait toujours imaginé que le Maître des Démons ne pouvait avoir qu'une apparence hideuse, repoussante, effrayante, terrifiante même, et il trouvait incompréhensible

qu'on put lui prêter par ailleurs un pouvoir de séduction irrésistible... il en découvrirait à présent la raison. Mais il refusait d'être dupe.

- « Je sais également que vous êtes le Prince des menteurs ».

- « Vous me flattez. Cela aussi est très exagéré. Certes, je peux manier le mensonge, mais croyez-moi - si vous me permettez - j'ai très rarement besoin d'y avoir recours avec vos semblables... Quoiqu'il en soit, apprenez ceci : vous pouvez bien plus sûrement vous fier aux défauts avérés des gens qu'à leurs qualités prétendues... ».

- « ... Cependant vous m'avez assuré que la consigne de « ne pas poser de questions » ne s'appliquait pas à vous ».

- « J'ai dit cela ? J'en suis désolé. Que voulez-vous : je ne suis pas parfait... Ceci dit, ce n'était pas entièrement faux : cette restriction particulière était censée se rapporter à une Vieille Dame... qui se trouve ne pas exister ».

Une fourberie de plus - se contenta de penser sa victime - bien dans le style de son auteur, après tout. Ce dernier enchaîna :

- « Maintenant, si vous n'y voyez pas d'objection... ».

Il ouvrit l'un des tiroirs du bureau, en retira un jeu de 32 cartes, neuf, et le lui tendit :

- « Pour vous prouver ma bonne f... - pardon, mon bon vouloir - je vous laisse l'honneur d'être le premier donneur. Je propose une partie liée ».

C'est-à-dire deux manches et - éventuellement - une belle. Il saisit le paquet, plus résigné que convaincu :

- « Fort bien. Mais dans le cas improbable où je ne perdrais pas, qu'ai-je à y gagner ? ».

- « Dans ce cas... Eh bien disons que vous ne connaîtrez plus jamais de problèmes matériels. En sortant d'ici vous décrocherez un travail inespéré avec un salaire au-dessus de tout ce que vous avez pu ambitionner jusqu'ici. Puis vous rencontrerez l'amour, fonderez une famille modèle, bref, vous connaîtrez toutes ces joies futiles qui semblent primordiales aux yeux des humains ». Être « premier donneur » était en réalité un « honneur » redoutable. Cela faisait de son adversaire « le premier en main », c'est-à-dire le premier à jouer, ce qui lui donnait l'initiative ainsi qu'un avantage certain. Mais que dire à cela ? C'était dans l'ordre des choses.

Il ne releva pas cette nouvelle hypocrisie. Il se contenta de déballer les cartes et de commencer à les distribuer, faces cachées : d'abord trois à l'attention de son vis-à-vis, trois pour lui-même, puis deux et deux.

Et il retourna la carte d'atout.

Roi de Cœur.

Il marquait le premier point...